

Abonnez-vous de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Grimes, New Orleans, La. 70011

Office at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDEMENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 31 juillet 1911. Thermomètre de E. Claude, Opticien, Successeur de E. & L. Claude, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

LA REVISION DE LA CONSTITUTION GRECQUE.

La vie politique en Grèce s'est déroulée depuis six mois dans le calme, et la révision de la Constitution de 1864 a été menée à bonne fin. Bien que quarante huit articles sur cent onze aient été modifiés, les changements essentiels sont relativement peu nombreux. Il semble, en revanche, dignes d'approbation.

C'est le cas d'abord des dispositions prises pour limiter la toute puissance de la Chambre et des partis politiques. La Constitution de 1864 avait supprimé le Sénat institué par celle de 1843. On avait craint alors, comme en Serbie, comme en Bulgarie, comme au Monténégro, qui, eux aussi, ont une Chambre unique, que la coexistence d'un Sénat et d'une Chambre des députés ne fut une source de continuelles conflits. Mais, à l'aer, on dut reconnaître que la Chambre unique, machine imparfaite à voter des lois, était en outre un instrument de tyrannie majoritaire. C'est pourquoi la nouvelle Constitution, sans exclure pour l'avenir la création d'un Sénat, a créé un Conseil d'Etat dont le rôle sera double et qui sera chargé d'une part de préparer les projets de lois et les décrets, d'autre part d'exercer un contrôle supérieur sur l'administration civile.

Cette dernière tâche, si elle est consciencieusement remplie, sera d'une évidente utilité. On sait combien, depuis vingt ans, la Grèce a souffert de ce que les politiciens appellent le système des dépositions: c'est-à-dire de la curée des fonctions publiques livrées aux influences parlementaires. Pour mettre un terme à ce abus, la Ligue militaire — et ce fut son principal mérite — avait institué le concours obligatoire à l'entrée de toutes les carrières administratives, les mutations et promotions étant confiées à des commissions composées de professeurs de l'Université, de membres de la Cour de cassation et de hauts fonctionnaires. Cette organisation ayant paru peu pratique à certains égards, c'est le Conseil d'Etat qui exercera désormais le contrô-

le supérieur jugé indispensable et défendra les fonctionnaires contre la politique en même temps qu'il protégera les parlementaires contre leur propre tendance à l'intervention. Une autre réforme également heureuse excite les officiers du Parlement. Il est superflu de rappeler les ruineuses conséquences qu'avait eues pour la Grèce la présence des officiers dans le Parlement. L'opinion publique était si nette à cet égard que le jour même du coup d'Etat du Goudi la Ligue militaire eut le nécessaire d'inscrire en tête de son programme l'interdiction aux officiers d'être candidats, ce qui n'empêcha pas d'ailleurs divers membres de la ligne de se présenter aux dernières élections. Ce sera désormais impossible. La discipline y gagnera et la politique aussi.

L'AMI DES FOYERS

C'est dans la vieille abbaye de Westminster que le couronnement du roi George V vient d'avoir lieu, on le sait. La haute noblesse d'Angleterre, les envoyés de toutes les nations du monde ont été là, dans cette cathédrale fameuse, où reposent ceux qui ont agrandi la patrie et l'ont rendue plus illustre dans l'univers. Et plus d'un Anglais, en passant devant la tombe de Charles Dickens, a dû penser à celui qu'on appelle l'Ami des foyers. On ne saurait lui donner un meilleur titre. Dickens fut vraiment le consolateur de tous les pauvres, de ceux qui se débattaient dans la misère ou la souffrance. Il leur apportait l'appui de son cœur généreux. C'est qu'il n'est peut-être pas dans l'humanité d'existence plus belle, plus ébouriffante aussi que celle de Dickens. Elle montre qu'avec de la ténacité, du travail, on sort des plus mauvais pas. Il faut se rappeler que Dickens était le fils d'un employé, plein de bonne volonté, mais désordonné et sans doute paresseux. Tout jeune, Dickens fut chef de famille, car un parent père ne comptait pas. Aussi quelle éducation négligée! L'enfant interrompait ses études à plusieurs reprises; il est successivement groom, employé dans une fabrique de cirage pour boucher les bottelles et saute-risettes. On ne saura jamais à quel point ce garçon de onze ans, qui faisait sonner fièrement dans sa poche, à la fin de la semaine ses six shillings, fut souffrir dans la fabrique. Parvenu à la gloire, Dickens ne parlait jamais de cette période de sa vie. Lorsqu'il était libre, il se rendait à la maison d'arrêt voir son père, emprisonné pour dettes, affreusement détaché pour un cœur délicat, sensible comme le sien.

Il ne faut pas regretter, pour un homme de génie, toutes les difficultés qu'il rencontre. C'est ce qui le forme; c'est ce qui assurera sa maîtrise, son influence sur ses semblables. Le jeune Dickens, petit oisier chez un homme de loi, avait mis dans sa tête de devenir sténographe. C'était une profession fort rare et très difficile, car les procédés étaient compliqués. Au lendemain de ses dix-huit ans, Dickens se fait inscrire au British Museum, et là, il étudie les divers traités de sténographie. Si l'on veut savoir comment il exerça sa profession, il faut lire le discours qu'il prononça, devenu célèbre, à un banquet de presse: "J'ai rempli, dit-il, les fonctions de reporter jadis, dans des circonstances dont la plupart de mes confrères en Angleterre ne peuvent se former une idée exacte."

Je m'écrivais dans la paume de ma main, à la lumière d'une mauvaise lanterne; j'écrivais à l'intérieur d'une diligence traitée par quatre chevaux galopant au milieu d'un pays sauvage, en plein cœur de la nuit. J'ai pris le discours de lord Russell, prononcé malgré une vive bataille de tous les vagabonds du comté et sous une pluie telle que deux bons collègues — ils n'avaient par hasard rien à faire — voulaient bien tenir un mouchoir au-dessus d'un carnet de notes à la façon d'un dais dans une procession scolastique." Il avait en fin de compte écrit les genoux à force d'écrire dessus, alors qu'il était assis dans la dernière rangée de bancs de la vieille galerie de l'ancienne Chambre des communes, qu'il s'était mis les pieds à force de se tenir debout, à la Chambre des pairs.

Voilà Dickens dans la presse: il n'en sortira plus. Il deviendra le premier sténographe de son temps, mais il en est bien vite assez de reproduire les discours des autres. Ne valait-il pas mieux faire acte d'originalité? Et la publication de son premier conte vint la peine d'être retenue. M. P. L. Hervier, dans son livre si intéressant sur la vie anecdotique de Dickens, nous apprend que le jeune homme alla déposer sa nouvelle: "Un dîner chez M. Pickwick à la tombée de la nuit, dans la boîte d'un magazine. Le conte parut quelques semaines après. Voilà les débuts de Dickens; nulle recommandation n'y préféda.

Si nous nous sommes attardés à raconter l'enfance et les débuts de Dickens, c'est que le romancier utilisera avant tout ses premières années d'observation. C'est ce qui le rendra célèbre. Il deviendra le peintre de l'enfance, l'ami des petits qui souffrent. Et puis, sa première nouvelle lui porta bonheur, car le succès, après une incertitude, fut immense. La mode s'en mêla. Tout le monde parlait de Pickwick, tous les négociants donnaient à leurs marchandises le nom de Pickwick; il y eut des chapeaux Pickwick, à bord relevés sur les côtés, des cannes Pickwick, avec des glands, des pardessus Pickwick, en étoffe grise ou verte foncée, ornés de boutons en métal ou en corne; enfin des sacs Pickwick roulaient à travers les rues de Londres. D'autres livres parurent et Dickens devint l'idole de l'Angleterre. On ne peut s'imaginer à quel point il était aimé; le nom de Charles Dickens devint synonyme de bonté active, de générosité de cœur. La cabale s'en mêla; comme il s'attachait à un cœur, on voulait faire passer le romancier pour fou. Lorsque Grip — c'est le nom de l'oiseau — mourut, Dickens le fit empailler; lorsque le romancier décéda, Grip fut vendu aux enchères pour la somme de 3 000 francs.

Au milieu de ses triomphes, Dickens, qui n'avait été que dans les rues de Londres, devint un grand voyageur. Il visita l'Italie, la France et entreprit deux tournées de conférences sur ses œuvres. A Paris, où il fit connaissance de tous les écrivains illustres, il arriva une aventure fort plaisante au romancier. Au cours d'une visite sa montre lui fut volée par un pickpocket anglais. Comme le bijou lui avait été donné par la reine, Dickens était fort ennuyé. En rentrant à son hôtel, il trouva dans un paquet la montre précieuse avec une lettre du pickpocket, lui demandant de l'excuser: "Il croyait avoir affaire à un Français et non à un compatriote." Les voyages en Amérique fatiguèrent beaucoup Dickens; on ne peut s'imaginer la

populairité dont il jouissait outre-mer. Il n'avait de repos ni jour, ni nuit. Il ne pouvait rien faire de ce qu'il voulait faire, rien voir de ce qu'il voulait voir, nous raconte un de ses biographes. S'il sortait, la foule le suivait; s'il restait chez lui, les visiteurs affluaient comme à une foire. S'il allait, accompagné d'un ami, visiter un établissement public, les directeurs arrivaient aussitôt et lui décochaient un discours improvisé. S'il se rendait à l'église pour y chercher un peu de paix, on se bousculait aux alentours de son banc, et c'était à lui que le prédicateur adressait un sermon.

Comme Dickens ne cessait de produire, il arriva bien vite au bout de ses forces et lui, l'homme énergique par excellence, dut se reposer. C'était la fin qui approchait et il mourut à l'âge de cinquante-huit ans. Une grande lumière venait de s'éteindre et toute l'Angleterre pleura celui qu'on appelait l'Ami intime de tous les foyers. Pendant plusieurs mois sa tombe fut couverte de fleurs apportées par ses admirateurs de tous les points du monde. Une fillette eu haillons, apprenant sa mort, dit naïvement: "Dickens est mort; le père Noël va-t-il mourir aussi?" Mais Dickens n'est pas mort; il vit dans le cœur de tous les hommes et plus d'un noble assistant, en songeant à lui, dans la cathédrale de Westminster, aura oublié la pompe du couronnement pour se souvenir du meilleur, du plus bienfaisant des hommes qui aient vécu sur la terre.

Pensées sur la pêche à la ligne.

Le silence des poissons, c'est l'abolition des pêcheurs. Mais à qui fera-t-on croire que les poissons, parce qu'ils ne disent mot, consentent? Les poissons sont, de tous les êtres organisés, ceux qui ouvrent le plus la bouche pour ne rien dire.

La pêche n'est pas un art, c'est un hasard. C'est une malice cousue de fil blanc. C'est un fil de soie qui va au fil de l'eau. C'est une gourmandise qui profite d'une faim et compte sur une voracité. Si les poissons étaient des esprits déductifs, ils n'auraient jamais peur ni des gens qui font du bruit, ni des mots agités. Ils ne se mélangeraient que des petits coeurs tranquilles et des personnes d'aspect inoffensif. Ces pensées sont signées du nom épineux d'Alcibiade Cactus.

Pierreries et tableaux de prix.

Les pierres précieuses continuent à être fort recherchées, mais les perles sont en ce moment en hausse, comme le témoignent cette vente, à Londres, aux enchères publiques, des perles de la reine d'Espagne de Marborough. Un collier de 46 perles de toute beauté et d'égaie grosseur, avec une perle noire au milieu et un fermoir d'émail vert orné d'un diamant, s'est vendu 402,500 francs. La duchesse l'avait payé 110,000 en 1894. On a donné 175,000 d'un second collier qui avait été acheté au prix de 150,000, 187,500 d'un diadème en perles et brillants payé originairement 175,000, et 62,500 d'une chaîne de 402 petites perles achetées en 1888 au prix de 33,750 francs. La vente, qui a duré tout juste

dix minutes, a fourni un total de 828,700 francs. Les tableaux aussi se vendent à des prix exceptionnellement élevés. On a, en effet, vendu, l'autre jour, huit portraits d'homme et de femmes du célèbre peintre Rubens, parmi lesquels celui de lady Janet Traill, qui a été adjugé 367,500 francs. Il y a quelques semaines, un autre portrait de femme, Mrs Robertson Williamson, du même artiste, avait été adjugé 585,475 francs. Les autres portraits ont atteint des prix variant de 25 à 20,000 francs.

Une vieille dame.

Une femme qu'entourait la vénération générale et qui était une des curiosités du comté de Perth, lady Outram, douairière, vient de mourir à l'âge de cent ans. C'est, du reste, on le sait, l'âge où nous parviendrions tous si nous ne contraincions point, par des écarts de régime, le vœu de la nature. Lady Outram ne devait pas sa longévité au calme d'une existence sans agitations. Elle avait connu les plus extraordinaires aventures, vécu les heures les plus dramatiques. Femme de sir James Outram, qui exerçait un haut commandement au service de la Compagnie des Indes, elle habitait près d'Agra lorsqu'éclata la terrible révolte des Cipayes. On se rappelle quels affreux épisodes marquèrent cette insurrection. "Ne croyez pas que vous sachiez jamais ce qui s'est passé ici," écrivait un nouveau débarqué dans l'Inde. La vérité est si affreuse que les journaux ne peuvent l'imprimer. Ici même on évite ce sujet et on en parle peu, "de peur de devenir fou." Les massacres de Delhi et de Cawnpore, les odieuses violences que subirent des centaines de femmes et de jeunes filles anglaises, livrées à la foule, suppliciées avec la plus ingénieuse férocité, épouvantent l'imagination.

Plusieurs de ces femmes anglaises montrèrent une énergie admirable. La seconde fille du général Wheeler, tombée au pouvoir des insurgés, fut emportée par un sower qui voulait en faire une esclave. "To me laver les pieds!" lui disait-il. La nuit venue, le sower, ivre, s'endormit. La jeune fille affluée de vengeance, prend un sabre, lui coupe la tête, en fait autant à la mère, à la femme et aux deux enfants de son ravisseur, puis elle sort, reconvoit des cypresses et leur dit: "Allez voir comme j'ai bien lavé les pieds à votre sower" et elle va se jeter dans un puits.

Quand vint l'heure de la répression — qui fut effroyable aussi — les soldats anglais vidèrent ce puits, où étaient entassés les restes des victimes. On reconnut miss Wheeler aux longues tresses de ses cheveux. Les soldats se les partagèrent et jurèrent que pour chaque cheveu un Hindou périrait; serment qui fut tenu.

Lady Outram était une de ces femmes énergiques. Son mari dirigeait une expédition sur la frontière persane quand la révolution éclata. Avec son jeune fils, elle parvint à échapper aux meurtriers qui les poursuivaient et enfin gagna la citadelle d'Agra, qui résistait encore. Lady Outram entraîna de son courage officiers et soldats, prit part à toutes les sorties et fit le plus virilement du monde le coup de feu contre les cipayes.

Dans son paisible château d'Escoose, elle évoquait volontiers ces souvenirs. Sir James était mort depuis près d'un demi-siè-



LORD KITCHENER.

La nomination du feld-maréchal lord Kitchener au poste d'agent de Sa Majesté et de consul général au Caire est officielle. Cette nomination indique clairement que le Cabinet est décidé à abandonner en Egypte la manière douce, pratiquée depuis 1907 par sir Eldon Corst et à revenir aux plus rudes procédés de lord Cromer.

La présence au Caire du viceroy d'Ourlman, qui a été de 1902 à 1909 commandant en chef de l'armée des Indes et à ce titre a étudié les grands problèmes orientaux, ne peut manquer de concourir à donner à la politique méditerranéenne et asiatique de l'Angleterre une impulsion plus ferme.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

THEATRE DE L'OPERA.

Nous lisons dans l'Officiel des Théâtres: Mlle Lavarenne, chanteuse légère, vient de signer un brillant engagement avec la direction de l'Opéra-Français. La distinguée artiste y fera applaudir son organe d'un fort bel éclat et les plus agréables qualités de condition.

FORT ESPAGNOL.

Les milliers de personnes qui s'étaient rassemblées au Fort Espagnol dimanche soir, ont assisté à l'exécution d'un des meilleurs programmes de la saison, tout en hantant la brise rafraichissante du lac. Les trois numéros de vaudeville ont été enlevés à la perfection et très applaudis. A citer tout particulièrement Sampson et Sampson, qui ont d'emblée fait la conquête du public.

On se retrouvera à la Nationale Taverne.

Dans un des vastes et luxueux établissements avoisinant les boulevards et la Madeleine, un homme grand, le visage soigneusement rasé, en habit noir et cravate blanche, donnait des ordres brefs, tel un commandant en son bord, ordonnant la manœuvre. Monsieur Alexis, ou plutôt Alexis, ainsi que le nommait familièrement les habitués de l'endroit, était l'ordonnateur des agapes auxquelles venaient se livrer, chaque soir, en ce lieu à la mode, ceux qu'on est convenu d'appeler "le dessus du panier des gens de la haute vie." Les garçons hautes dressaient les couvertes sur des tables de dimensions diverses. Les ordres partaient rapides de la bouche de M. Alexis. — Lucien, quatre couverts au n. pour M. Legras. — Louis, deux couverts au deux, pour M. le marquis de Richelieu. Et ainsi de suite pour chaque table sur laquelle l'auguste maître d'hôtel "chef", mettait une carte portant le nom des personnes auxquelles elle était destinée. L'une de ces tables de dix couverts, placée bien au centre, avait été l'objet de tous les soins d'Alexis. Magnifiquement dressée, ornée des fleurs les plus rares, le nom-

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

VENGEANCE AVEUGLE

Par JEAN D'ALERIA DEUXIEME PARTIE NOBLE INFORTUNE PAUVRES FEMMES

— Ne me plaignez pas... J'ai aimé, j'ai souffert, mais j'ai connu le vrai bonheur, la félicité... Ah! que le travail, la pauvreté me sembleraient doux s'il était encore au milieu de nous; et comme avec plaisir je les supporterais... — Chère Irène, cœur d'ange, quel écho votre douleur d'épouse trouve en mon cœur de mère... Ne nous apesantissons pas sur ce qui n'est plus, il faut hélas! songer aux difficultés de l'heure présente... Et après un soupir qui en disait long: — Voyons, fit la noble femme, à quel vais-je être bonne, moi?... — A quoi vous allez être bonne, chère maman, mais à vous occuper de notre petite Jeanne... — C'est juste, et aussi du travail de la maison, car il nous est matériellement impossible de conserver nos serviteurs... Il va falloir les en prévenir. Combien cela va être pénible! — J'ai eu le courage d'en glisser un mot à Annette ce matin même... — Comment l'a-t-elle pris?... — Ah! pauvre nonne, avec des cris d'indignation, un torrent de larmes. Puis elle a compris que j'étais aussi malheureuse qu'elle... — Pauvre gens, soupira la douairière, que vont-ils devenir?... — Comme s'ils n'avaient voulu répondre de suite à la question, les

deux serviteurs, après avoir d'instinctivement frappé, entraient l'un derrière l'autre. La nourrice était écarlate; quant à Léger, il avait l'air d'un chien battu. La voix tremblante d'émotion, telle une leçon apprise, le brave garçon se mit à débiter: — Que mesdames les duchesses excusent notre hardiesse... Annette m'apprend que nous ne pouvons plus rester à leur service... J'ai eu d'abord qu'une et étonnante chose ne pouvait arriver; mais en réfléchissant aux tristes événements qui viennent de se passer... enfin, Annette m'a fait part d'une idée qui me semble pratique... — C'est bien heureux, marmotta celle-ci, pendant que son camarade continuait: — Nous allons nous placer seulement pour la journée, en sorte que, matin et soir, nous pourrions continuer notre service auprès de ces dames... Et puis, nous nous sommes en outre dit que le procès de monsieur le duc... les hommes de loi, toute cette engance, enfin, avait dû coûter gros... Alors... Alors... Annette, moi, nous croyons, nous avons pensé... Le brave garçon cherchait ses mots, s'embarassait de plus en plus, quand la nourrice, dont la patience n'était, certes, pas la vertu principale, expliqua avec visibilité: — Ah! ben! ah! ben! en voilà

des entortillages et des phrases pour dire qu'on espère bien que nos maîtres nous entendent assez pour accepter, s'ils en ont besoin, les économies qu'on a faites en les servant... Nous ne ferons que rendre ce qu'ils nous ont donné... ce sera tout simplement un prêt... Joseph Léger, suffoqué d'avoir été ainsi interrompu, allait en faire l'observation à sa compagne, mais il en fut empêché, par la douairière, qui, touchée au-delà de toute expression, lui tendait les deux mains. Ce fut avec une émotion qu'elle n'essaya même pas de dissimuler que, s'adressant à ces serviteurs modèles, elle leur dit simplement: — Vous êtes des braves cœurs... mon bon Joseph, notre fidèle Annette. Que Dieu soit béni de permettre qu'en cet instant de détresse, nous ayons auprès de nous des dévouements tels que les vôtres. Léger avait peine à retenir ses larmes et la jeune duchesse sanglotait sur l'épaule de sa nourrice, qui tout bas lui murmurait: — Allons, "ma fillette", c'est bien naturel, en vous s'il je pas ébléve, je vous aime autant que si vous étiez ma vraie fille... vous avez remplacé dans ma vie celle que la mort m'a prise... — Tu as raison, nonnon, merci, quand même à toi... Merci à Joseph, nous acceptons votre of-

fre. — Oai, Annette, oui, Léger, reprit la mère de Guy, j'accepte vos services, et j'ai l'espoir qu'il me sera donné un jour la joie de pouvoir les reconnaître... — Bah! fit Annette en manière de conclusion, nous serons toujours en reste avec des malices comme vous... pardon, mesdames les duchesses, rectifiez l'excellente créature en surprenant le regard désapprobateur de son camarade. Et comme si l'aute qu'ils venaient d'accomplir eût été le plus naturel du monde, ils s'en furent reprendre leurs occupations, un moment délaissées. C'est qu'il fallait songer à mettre tout en ordre pour trier et ensuite emballer ce qu'on allait garder... Dans peu de jours, on quitterait, hélas! cet appartement au seul danger qu'on laisserait tant d'heures, et aussi tant de poignants souvenirs. Une petite voix douce vint interrompre le douloureux travail des deux duchesses: — C'était Jeanne qui venait dire adieu à ses mamans avant de partir avec Annette faire sa promenade au parc Monceau. Après avoir reçu leurs dernières, elle partit, heureuse et souriante. Irène la suivit des yeux, distraite, pour un moment, de ses affreux tourments.

11 SOUPER INTERROMPU